Préface

Pierre Delion

Lorsque Guy Rousseau, que je connais depuis si longtemps, a insisté auprès de moi pour que j'écrive une préface à cet ouvrage collectif, j'en ai été très honoré et heureux à la fois. En effet, l'histoire que vous allez lire et revivre par cette lecture est une histoire très singulière, celle d'une aventure humaine formidable, celle d'un lieu instauré il y a trente ans par Rose-Marie et Yves Guérin, Guénouvry, dont on a dit que c'était un « Bonneuil à la campagne », une sorte de variation rurale sur un thème de Maud Mannoni. Or, dans l'air du temps actuel, où la tendance à balancer l'eau du bain psychothérapique avec l'enfant autiste est quasi compulsive sous le vague prétexte d'un scientisme bas de plafond, redire les histoires de ce lieu, Bonneuil, que Mannoni a fondé dans la région parisienne, de l'École orthogénique de Chicago créée par Bettelheim, de Guénouvry et de bien d'autres, prend figure non seulement de souci contributif besogneux à l'Histoire qu'elles constituent en soi, mais surtout de prise de position pour une approche de l'humain qui ne se réduise pas à une approche vétérinaire, c'est-à-dire à la seule interaction entre les molécules et les gènes dont l'être est composé avec l'environnement dans lequel il « tombe ». Non, l'humain vaut mieux que ça, c'est définitivement un sujet, et tout autiste ou psychotique qu'il soit, c'est encore plus important de le redire et de le tenir. Et pour ceux qui trouveraient mes propos excessifs, je les renvoie à ce que l'abandon de ce seul paradigme de l'humain a produit au cours de la Deuxième Guerre mondiale en matière de prise en charge des malades mentaux, notamment les plus en perdition.

Au vu de ce qui se passe actuellement dans notre monde tétanisé par les profits d'une seule petite caste de privilégiés, la question de la santé est un excellent miroir de ce que ladite société est prête à faire

pour défendre et soigner dignement « ses » malades, mentaux ou non, et parmi eux, les plus en difficulté, notamment les enfants autistes et psychotiques. Or, la spécificité de la psychopathologie tient en partie au fait que ce sont des professionnels, hommes et femmes, qui peuvent entrer en relation avec ces enfants, et que loin d'être facile, cette fonction d'accueil des petits d'homme en déshérence que sont ces enfants ne peut se construire que dans un long apprentissage individuel et collectif, loin de tous les formatages désubjectivants. En effet, dans les lieux polymorphes de Guénouvry, une équipe formée de personnes accueille des enfants porteurs de problématiques toujours graves, voire gravissimes, avec le projet de permettre à l'« allant devenant sujet » en question de déployer, dans les espaces inhabituels qui sont mis à sa disposition, la géométrie complexe de sa propre tragédie. Le concept de transfert y est fondamental et fait l'objet d'une position de principe : *le transfert existe, je l'ai rencontré*. L'organisation institutionnelle qui en résulte est pensée à l'aune de cette relation interhumaine si particulière, découverte il y a plus d'un siècle par Freud, et qu'il est de bon ton aujourd'hui de considérer comme obsolète. Pourtant, quand l'équipe en question, loin de s'en laisser compter à ce sujet, met en place des stratégies psychothérapeutiques, articulées avec des approches pédagogiques réfléchies avec et pour de tels enfants, en lien fort avec des familles d'accueil qui assument le difficile rôle de l'hospitalité sans être parents eux-mêmes, elle construit, crée, imagine et développe ce que Tosquelles appelait les « constellations transférentielles ». Et c'est bien à partir de tels opérateurs que la dynamique spécifique de cet enfant autiste va pouvoir retrouver le chemin de la rencontre. Il ne s'agit pas d'appliquer sans précautions la cure type à ces enfants, mais bien plutôt de leur proposer des espaces thérapeutiques dans lesquels ces petits savants de l'impossible vont se livrer à des expériences sur leur image du corps toute de guingois et, grâce aux personnes qui vont vivre avec eux ces contacts douloureux avec le monde, les aider et leur faciliter la tâche pour parvenir à passer de la pure sensorialité dans laquelle ils sont condamnés à rester enfermés avec leurs angoisses archaïques térébrantes, à la perception et aux représentations qui, seules, leur permettront de reprendre pied dans l'« être-avec ». Mais ce pari ne va pas sans élaboration et perlaboration ensemble de chacun des membres de ces collectifs, comme le dit Oury.

Les réflexions de l'équipe sont fondamentales pour parvenir à l'utilisation du contre-transfert institutionnel, qui est bien plus que la somme de chacun des contre-transferts individuels.

Les pratiques et les pensées et théorisations de la psychothérapie institutionnelle, que Guy Rousseau connaît bien, sont justement là pour nous éclairer sur leurs fonctionnements, ainsi que les expériences si riches de la pédagogie institutionnelle. Il ne s'agit pas de dire que tous les professionnels de cette institution sont des psychanalystes, mais qu'il est utile de tenir compte des avancées de la psychanalyse pour comprendre ce qui est en jeu dans la façon dont ces enfants singuliers créent des liens avec les autres et avec le monde. Martine Rosati rappelle ces fortes paroles de Fernand Oury : « Dans ma classe, je ne fais pas de psychanalyse, mais je sais que l'inconscient ça existe et qu'on a intérêt à en tenir compte. » D'ailleurs, les montages pensés par les pédagogues institutionnels, inspirés pour une part par les « dits » de Freinet, sont des concepts opératoires très importants pour l'accueil de ces enfants. De nombreux témoignages (Lélu, Bigot, Guillotin, Cornu, Bregeon, Rouleaud, Blin, Langlois, Moreau) sont écrits par les acteurs de cette histoire de trente ans, que ce soient des éducateurs, des instituteurs, des psychothérapeutes ou des familles d'accueil, et les aspects concrets de ces histoires plurielles montrent à l'envi que chacun est en position de sujet désirant dans le travail qu'il réalise ou a réalisé dans cette entreprise passionnante et passionnée.

Un certain nombre de réflexions sont également apportées par des invités, en particulier Bernard Durand et Jean-Pierre Lebrun. Le premier, du fait de son expérience et de sa participation aux différents travaux des commissions ministérielles, notamment en tant que président de la Fédération d'aide à la santé mentale Croix-Marine, donne son point de vue sur la transformation des instituts de rééducation en instituts thérapeutiques, éducatifs et pédagogiques, ce qui ne manquera pas d'intéresser tous les partenaires du champ médico-social. Le second, Jean-Pierre Lebrun, auteur, entre autres, d'un ouvrage très important, *Un monde sans limite*, paru en 1997, et du très émouvant livre de dialogue avec Jean Oury, *Il donc*, aborde « la place d'exception en question », et nous livre, comme à son habitude, une profonde réflexion sur les évolutions récentes en matière de lien social, de contrat et leurs conséquences sur les conditions d'humanité.

Ce livre nous propose de continuer la pensée à plusieurs autour des grandes questions de prise en charge des enfants autistes et psychotiques, nous rappelle l'importance de l'actualisation des concepts sur les institutions et, *last but not least*, nous montre comment une équipe, pour peu qu'elle reste ouverte sur le monde, peut témoigner en polyphonie de la pertinence de ses paris inauguraux pour mieux aider ceux qui aujourd'hui seraient tentés de s'y lancer. Or, s'il est un fait avéré, c'est bien celui qui consiste à reconnaître que la tendance actuelle est à la création d'établissements « standard » et « prêts-à-porter », alors que tout ce que nous savons en provenance de la planète autistique nous incite, en appui sur tous les champs de la connaissance, des sciences dures jusqu'aux sciences humaines, à cultiver les petites institutions centrées sur le patient. La riche expérience de Guénouvry servira, j'en suis persuadé, à nourrir cette culture de la singularité.

Lille, 25 mars 2006.

avant-propos

Guy Rousseau

« Une chasse au perdu, bouleversante, fonde l'homme. »
Pascal Quignard

Serait-ce cette chasse dont parle Pascal Quignard qui attira, le 6 novembre 2004, une assemblée de plus de trois cents personnes dans la salle des fêtes de Guémené-Penfao ? Nostalgie réactionnelle dans un monde d'apesanteur normosante, ou désir de reconnaissance de l'enracinement d'un lieu de parole, entêté au travail d'humanisation ? Chacun peut répondre à ces questions comme on choisit son camp, en affirmant selon ses références ou ses préjugés ses propres idées sur les « bonnes pratiques ».

L'histoire du centre de Guénouvry est d'abord l'expérience d'une ambiance.

Il faut être arrivé chaque matin, dès l'aube, dans ce village verdoyant du pays des Trois Rivières, situé à mi-chemin entre Nantes et Rennes, il faut y avoir éprouvé ce pincement au cœur à la vue de cette grande bâtisse vétuste, flanquée de ses deux ailes qui furent les classes de l'ancienne école communale. Non loin, au sommet d'une colline, dans le prolongement des prés, montant vers le levant, se découpe sur l'horizon, entre deux bosquets, les silhouettes des poneys entourant Noisette, la pouliche ainsi nommée par les enfants qui vécurent sa gestation et sa naissance dans un grand frémissement. Le lieu émerge à peine des brumes du XIX^e^ siècle et nous rappelle qu'il y a plus de cent ans, un hussard noir de la République y planta avec foi deux grands tilleuls, aujourd'hui dévorés par le gui, et dont les racines déforment désormais le sol de la cour, offensant la modernité.

C'est dans cette atmosphère villageoise évoquant une autre époque qu'un couple d'éducateurs aménagea, il y a trente ans, les locaux d'une école expérimentale, dans le but avoué de créer un « Bonneuil à la campagne », lieu pour vivre ou pour apprendre à dire...

Au cours de la journée d'étude de novembre 2004, les premiers acteurs de cette expérience ont tenté d'affronter le temps qui passe et qui efface mais dont les traces, parfois trompeuses, éclairent notre présent d'une lueur nouvelle. Leur mémoire a tissé une fiction qui donne sens à notre pratique de soin opposée aux avancées techno-comportementales sans terre, sans histoire, et sans risque d'inconscient.

Plusieurs générations d'enfants dits en grande difficulté psychique se sont confrontées aux affres de l'altérité en allant chercher le pain à la boulangerie, en faisant leurs courses « Chez Andrée » à l'épicerie-buvette, ou en rencontrant des artisans ou des paysans pour s'informer sur leur métier. Leur acte d'inscription au centre de Guénouvry, dans les locaux de « la communale », les a, d'emblée, marqués du sceau symbolique garantissant la reconnaissance et les échanges, condition première du « travail de la civilisation », selon l'expression de Freud.

En évoquant l'évolution des politiques médico-sociales, Bernard Durand a laissé poindre les risques de techno-bureaucratisation du lien inter-subjectif, et par conséquent de l'arasement de ce travail.

Après le témoignage des anciens, Jean Pierre Lebrun a pointé les questions cruciales liées à la mutation du lien social, aujourd'hui érodé par l'individualisation de masse. Ce n'est pas par hasard si, du lieu aux liens, le centre de Guénouvry est apparu, aux nombreux participants, comme résistant à la « dé-solation » dont parle Hannah Arendt, et à ses ravages : « Ce qui, dans un monde non totalitaire, prépare les hommes à la domination totalitaire, c'est le fait que la désolation qui, jadis, constituait une expérience limite, dans certaines conditions marginales, est devenue l'expérience quotidienne des masses toujours croissantes de notre siècle. »

Or, pour que ce lieu singulier, précaire dans ce contexte, puisse assumer son humanité, c'est-à-dire la valeur bouleversante de ce que nous croyons perdu, il lui faut, impérativement, prendre le risque de l'énonciation, le risque de dire « je », sans craindre les illusions qui le constituent et peuvent, en s'énonçant, le détruire.

Les fictions vivantes contées par Gigi Bigot, première institutrice du centre de Guénouvry, ont attisé l'intérêt d'un public conquis. Elles nous ont rappelé que « le style c'est l'homme » et que cette journée de mémoire ne valait que par la façon dont se transmettait l'histoire des temps anciens à ceux qui n'y étaient pas.

Il était une fois...

C'est cette même fonction narrative qui est mise en jeu, avec les enfants, chaque jour. Créer du lien, provoquer des rencontres sont autant de sollicitations à transformer l'événement en récit. La création d'une histoire commune, le partage des compétences métaphoriques sont les conditions nécessaires de la pérennité d'un groupe qui garantit à chacun la possibilité d'aller-retour entre souffrance et parole. Jacques Hochmann parle ainsi de l'institution qui s'évertue à n'orienter l'acte soignant qu'en tant qu'il assure le mouvement du dire : « C'est le conservatoire des histoires singulières, le fonds culturel qui les contient toutes et leur donne sens. »

C'est la force du collectif, mais sa faiblesse aussi : dans un contexte de déchirure du tissu symbolique où le juridisme obsessionnel assèche la convivialité, nous devons tenir à une éthique du lien collectif. Quand les exigences de standardisation traitent, avec une redoutable efficacité anti-subjective, le cas par cas, il nous faut préserver la lenteur du temps de l'enfance, voire de ses errements. Ici, chacun peut s'approprier son projet individuel qui ne vise pas le handicap et sa réduction mais fait d'abord place à un enfant en mal de mots et à son rapport aux autres, c'est-à-dire à sa citoyenneté.

Au conseil des enfants, les débats portaient, encore récemment, sur la vente des œufs des poules et l'utilisation de ses bénéfices. Hélas ! l'annonce de la grippe aviaire par les mass media a déclenché le principe de précaution — critère de qualité dans la gestion d'une institution ! — et mis fin à la richesse des élaborations de la petite communauté. Les poules ont été exilées sous des cieux plus cléments. Pourtant, on n'abat pas en vol le potentiel co-créatif d'une assemblée d'enfants, même si l'un de ses membres craignait la grippe pour les avions : passées la stupeur et la révolte, l'événement a suscité de nouvelles idées, les débats ont repris, entraînant la vie du collectif vers... d'autres risques.

Les témoignages des intervenants ont tous évoqué la nécessité d'un lieu cadré et cohérent, donnant la priorité au respect des enfants jusque dans leur inquiétante étrangeté, et donc au respect de leurs symptômes, comme un appel d'humanité, pour que ces enfants, confrontés aux réalités, se découvrent, rythmée par les événements, une histoire à construire avec autrui, inventant leur propre destin.

En deçà d'une éthique du sujet, le travail de Guénouvry relève d'une éthique de la subjectivation. Les témoignages ont révélé la persistance de cette singularité essentielle mais fragilisante dans un monde en mal de symbolisation. Nous rappelant l'histoire, ils ont réveillé le désir qui nous fonde, en exigeant de nous que la poursuite du chemin d'un « lieu pour dire » ne se résume pas à la sanctification des reliques des origines, ni à la conservation des cendres, mais à l'animation permanente d'une flamme, entretenant la fiction d'une histoire vraie...

Guénouvry, mars 2006.

Les auteurs

Gigi Bigot, conteuse, première institutrice du centre de Guénouvry.

Suzanne Brégeon, assistante familiale, CAFS, centre de Guénouvry.

Bernard Brémond, psychanalyste, Nantes.

Hélène Cornu, assistante familiale, CAFS, centre de Guénouvry.

Bernard Durand, ancien chef de service de pédopsychiatrie, président de la Fédération d'aide à la santé mentale Croix-Marine.

Yves Guérin, retraité, ancien éducateur et cofondateur du centre de Guénouvry.

Pierre Langlois, éducateur, chef de service, Rennes.

Jean-Yves Le Fur, psychanalyste, Nantes.

Jean-Pierre Lebrun, psychiatre et psychanalyste à Namur (Belgique), auteur de plusieurs ouvrages, dont *Un monde sans limite* (Érès), *Les désarrois nouveaux du sujet* (Érès), et d'un entretien avec Charles Melman : *L'homme sans gravité* (« Folio » Gallimard).

Martine Lélu, éducatrice, Rennes.

Marie-Louise Mahot, retraitée, ancienne directrice pédagogique de l'institut Lamoricière à Nantes, présidente de l'Association de recherche thérapeutique et psychanalytique.

Joël Guillotin, pédopsychiatre.

Philippe Moreau, directeur de la Maison des enfants au pays, Poligné, Ille-et-Vilaine.

Jean Perroy, psychanalyste, fondateur et ancien directeur de l'institut Lamoricière, Nantes.

Régnier Pirard, professeur à l'université de Nantes, psychanalyste.

Bernard Porcheret, psychanalyste, Nantes.

Martine Rosati, directrice de l'école expérimentale de Bonneuil-sur-Marne.

Julie Rouleaud, assistante familiale, CAFS, centre de Guénouvry.

Guy Rousseau, directeur du centre de Guénouvry.

Pierre Delion *est professeur à la faculté de médecine de Lille, pédopsychiatre au CHRU de Lille et psychanalyste.*

Table des matières

Préface, *Pierre Delion* 3
Avant-propos, *Guy Rousseau* 7
Ouverture, *Marie-Louise Mahot* 11

1. Origines et création

Guénouvry, un Bonneuil à la campagne, *Yves Guérin* 16
Bonneuil, « un lieu pour vivre », *Martine Rosati* 22
L'histoire préférée de Dieu, Gigi Bigot 30

2. Histoires d'un lieu pour dire

On voit ce qu'on fait, *Martine Lélu* 34
Psychiatre en antipsychiatrie psychanalytique, *Joël Guillotin* 39
Trente années d'attachement et de détachement, *Suzanne Bregeon, Hélène Cornu, Julie Rouleaud* 42
La vie à la loupe, *Gigi Bigot* 46
On mange tous les midis, *Yvette Blin* 50
Je me rappelle de ce premier jour, *Pierre Langlois* 53

3. La pratique aujourd'hui

Le crâne, Gigi Bigot 60
L'évolution des textes et ses conséquences sur les pratiques de soins, *Bernard Durand* 61
Table ronde, *Philippe Moreau, Martine Rosati, Guy Rousseau* 74

4. Les mutations du lien social

La place d'exception en question, *Jean-Pierre Lebrun* 84
Table ronde, *Bernard Brémond, Jean-Yves Le Fur, Jean Perroy, Régnier Pirard, Bernard Porcheret* 103
Trois petites bulles, Gigi Bigot 121

Clôture, *Marie-Louise Mahot* 123
Les auteurs 125